

Articles du 2 juillet 2009 :

«Contre-vérités dans la contre-piste»

Le nom de la collection est parfaitement opportun : Idées Reçues. Plus que tout autre domaine peut-être la corrida attire les poncifs, les préjugés, les malentendus comme le sucre les mouches. Le « prêt-à-penser » anti-taurin la déforme au point qu'il est impossible pour un aficionado de reconnaître l'objet de sa passion dans la dantesque évocation qui en est faite. Donc Pedro Cordoba, maître de conférence à la Sorbonne, chargé de conférence à l'EHESS de Paris, spécialiste de la civilisation espagnole, aficionado et arlésien de surcroît s'est attelé à la tâche dans un petit livre judicieux, bien calibré, organisé en dix huit leçons didactiques. Elles cadastrent intelligemment l'espace historique, politique, sociologique, juridique, écologique, philosophique sur quoi la tauromachie déplie ses interrogations. Dans son préambule Pedro Cordoba qui définit la corrida comme « une possibilité d'échapper au quotidien » et comme de « l'étrange au cœur du familier » se défend de toute entreprise prosélyte. Il assure que son argumentaire ne s'adresse ni aux anti-corrida, aveuglés par leur phobie, ni aux aficionados mais, bel et bien au lecteur « neutre et curieux ». Sans doute. Mais l'aficionado lui aussi est en proie aux idées reçues et « La Corrida » vient, à propos, dans de petits textes pointus, concis et informés mettre à mal quelques-unes de ses croyances. Celle par exemple, qui fait des maures les importateurs du combat taurin en Espagne ou celle qui pointe la corrida comme survivance des jeux romains du cirque. Ou encore celle qui fait de l'acte taurin la survivance d'un rite sacrificiel. Autre cliché bien installé dans les esprits : la corrida serait de droite. Pedro Cordoba, fils de républicains espagnols émigrés en France, analyse cette idée, plus installée en Espagne qu'en France, en exhume l'origine, en montre les limites et conclue que le « slogan du franquisme » ce fut surtout « pan y football », « le pain et le football » plutôt que « pan y toros ». Au passage il évoque la curieuse thèse de Gimenez Caballero, ex-intellectuel de la Génération de 1927, celle des Lorca, Alberti et Bergamin et passé lui au fascisme. Gimenez Caballero dénonçait lui la corrida comme produit haïssable de « l'Espagne "européïsante", bourgeoise et aliénée du XXe ».

Autre idée reçue mise à mal : la corrida naitrait de la misère. Les statistiques données sur l'essor de la corrida en Espagne entre 1901 et 2008 affirment exactement le contraire et arrachent le spectacle taurin à l'argument de l'arriération. Sous Franco et dans l'Espagne misérable des années 50, il se donnait autour de 273 corridas par an seulement. Contre 777 en moyenne pour la décennie 1991-2000 et contre la moyenne des 860 annuelles dans l'Espagne du boom économique des années 2000. Dans ses raisonnements autour de cette déraison, la corrida, Pedro Cordoba ne fait pas l'impasse sur les sujets sensibles : la fraude sur les toros, l'inégalité des chances entre le toro et le torero, le machisme du monde taurin, le soi disant érotisme de la corrida, le sadisme dont ferait preuve les aficionados, l'opposition écologiste à la corrida. Chiffres à l'appui, il montre ainsi que le toro bravo qui meurt en piste, autour de 12000 par saison, soit 6% du cheptel bravo est la condition même de la survie de près de 200 000 bêtes de race brava.

Jacques Durand

Pedro Cordoba. La corrida. Editions Le cavalier bleu.
Collection : Idées Reçues. 126 pages. 9,50 euros

« Le costume mis en lumière »

D'où vient l'habit de lumières des toreros ? Du sentiment anti-français d'une partie de la population espagnole du XVIIIe. C'est la thèse que propose Amalia Descalso dans une vidéo projetée à l'exposition « Traje de Luces » du Musée des Cultures Taurines de Nîmes. Amalia Descalso, spécialiste du costume espagnol, met en avant le rôle du « majismo » dans la naissance de l'habit de lumières. Le « majismo » est une réaction des quartiers populaires de Madrid à l'envahissement de la mode, vestimentaire mais aussi culinaire et langagière, française dans la société espagnole. Les « majos » et « majas », des artisans, des ouvriers refusent cette « colonisation » au nom des valeurs de l'Espagne traditionnelle et de l'authenticité. Valeurs portées en particulier par « la fiesta de los toros », bientôt baptisée « fiesta nacional ». Les « majos » s'opposent ainsi aux « petimetres », du français petits maîtres, fashion victims de la mode française. Définition du majo dans le Diccionario de Autoridades du XVIII : « c'est l'homme qui affecte la bravoure et le courage en actes et en parole. » Si l'espagnol « afrancesado », francisé, porte une perruque, par réaction le majo portera ses cheveux longs dans une résille, à travers quoi on peut voir naître la coleta, la longue mèche de cheveux des premiers toreros jusqu'à Belmonte. Si le « petimetre » porte une casaque, la mode « maja » va créer le pourpoint ajusté d'où est sortie la chaquetilla des toreros. L'habit « majo » est de couleur vive. Il est orné de décorations voyantes : boutons, passementeries, galons pompons, épaulettes surchargées comme dans l'habit des toreros. Le majo porte des rouflaquettes, fume le cigare, s'entoure d'une grande cape noire avec quoi, dans les gravures de Goya par exemple, il trompe le toro puisque affronter le toro, c'est s'affirmer espagnol. Des costumes de majos et majas, prêtés par le Musée du Costume de Madrid témoignent effectivement qu'ils peuvent être à l'origine de la tenue du torero déclinée sous toutes ses formes dans l'exposition : gravures, photos, litho, costumes de lumières garni de fil d'or. Des toreros sont interviewés. Espla, par exemple qui remarque que le militaire, par les galons, le prêtre et le matador de toros portent de l'or sur leurs habits et que ces trois professions sont liées à la mort. César Jiménez retrouve la sensibilité des majos en disant que s'habiller en torero c'est « se préparer à la mort de la façon la plus élégante et la plus éclatante du monde. »

Des tailleurs taurin expliquent leur métier et que, par exemple, telle décoration brodée d'une veste de picador est en fait un motif architectural piquée à Notre Dame de Paris. Les toreros interrogés jurent la main sur le cœur qu'ils ne sont pas superstitieux mais qu'au grand jamais ils ne porteront un costume de lumières jaune. Jaune non, mais jaune canari oui, selon le tailleur Antonio Lopez Fuentes. Sur la superstition du jaune ce même tailleur, et l'opinion générale, croit en voir l'origine dans la mort en scène de Molière. Dans un habit jaune. Un, Molière n'est pas mort en scène. Deux, jaune, vert ou autre on ne connaît pas la couleur de l'habit du Malade Imaginaire vu que, selon le site de la Comédie Française, il a disparu de l'inventaire dressé à son domicile après son décès. De plus « aucune description authentique n'en est restée ». Trois, il y a une autre explication : le jaune serait mal vu en Espagne parce qu'il était la couleur de la tenue des condamnées au bucher par l'Inquisition.

Jacques Durand

Exposition « Traje de Luces » Musée des Cultures Taurines de Nîmes.
Jusqu'au 31 octobre. Tous les jours sauf lundi de 10 à 18 heures.